

MC2:

17 / 18

28 fév — 08 mars



théâtre



coproduction
MC2: Grenoble

La Danse de mort

texte August Strindberg
mise en scène et scénographie
Benjamin Moreau

La Danse de mort

texte August Strindberg

mise en scène Benjamin Moreau

avec Anne Sée (Alice), Gilles Arbona (Edgar),
Jean-Philippe Salério (Kurt), Hélène Gratet (Jenny, Maja)

scénographie Benjamin Moreau

lumières Joël Fabing

costumes Nicolas Fleury

son Emmanuel Clémenceau

construction décors Régis Mayot

couture Jacquie Meslin

traduction Michel Vittoz

production ScénOgraph - Scène conventionnée

Théâtre et Théâtre Musical - Figeac / Saint-Céré

coproduction MC2: Grenoble ; l'ATELIER [Compagnie Théâtrale]

mer 28 fév 19h30
jeu 01 mars 19h30
ven 02 mars 20h30
sam 03 mars 19h30
mar 06 mars 20h30
mer 07 mars 19h30
jeu 08 mars 19h30

Petit Théâtre
durée 02h10 (sans entracte)

++ rencontre avec l'équipe artistique
jeudi 01 mars à l'issue de la
représentation

"Est-ce que la vie est une affaire sérieuse ou une vaste plaisanterie ? Allez savoir."

La Danse de mort, extrait

Edgar et Alice, le Capitaine et l'ancienne actrice, exécutent une danse déchirante parce que cousue de peurs, d'attachement, de renoncements, de défiance et de quelques soleils perdus. C'est au-dessus de ces abîmes que ce couple tient, avec finalement toute la légèreté requise pour l'exercice conjugal. Ici, la bêtise n'est pas, comme dans le théâtre de Boulevard, le révélateur : ce sont les ruses de la cruauté qui dévoilent des gouffres de solitude. Et Strindberg nous immerge dans ce huis clos grâce à la jubilation du Guignol.

Cette « danse de mort » est en fait une prouesse de funambule avec un humour véritable : nous sommes perpétuellement sur une crête, dans des hauteurs, piégés par l'étroit sentier qui nous mène et qui pourrait occasionner une belle chute.

Comme au cirque, c'est cette chute que le public guette à chaque instant. L'exaspération et l'incompréhension sont au centre.

Edgar et Alice connaissent trop leurs subterfuges ; ils ont finalement renoncé à toute vie sociale, et semblent vouloir remplir ce vide par une infinie palette d'émotions, jouée, rejouée, surjouée... Voilà le cœur de la pièce : le jeu, qui est mouvement, « danse », et sans quoi tout sombrerait vers le drame.

Note d'intention

La Danse de mort est une œuvre vertigineuse. On a déjà beaucoup écrit sur Strindberg et sa misogynie. Dans cette pièce, de l'homme et de la femme aucun n'est à sauver. Nomenclature parfaite du désamour conjugal. La guerre des sexes s'est muée en guerre des tranchées : on prend, on reprend, sans cesse, sans trêves. Tous les outils de la perversion sont mis à contribution : chantage, mensonge, honte...

Avec cette œuvre, nous sommes à cheval entre ces deux pays limitrophes que sont le vaudeville et la tragédie. Le spectacle du ridicule et de l'inconsolable : la mesquinerie nous repêche du tragique ; la tentative toujours renouvelée de formuler le sens de l'existence terrestre nous sauvant du simple Boulevard. Cette danse a un rythme lancinant et électrique. Tout pourrait se produire, mais rien n'arrive jamais, Strindberg laisse ainsi aller ces personnages sur une planche savonnée. Rien n'arrive, rien ne délivre, et c'est bien là l'essentiel du drame. L'enfermement plonge ce couple dans des joutes sans fin, à tel point qu'on se croit parfois chez Feydeau, parfois perdu dans un film de Bergman...

La visite de Kurt, le cousin, l'ami d'enfance, viendra révéler leur folie ; et donnera un relief nouveau et encore plus excitant au jeu car ils seront trois pour quelques jours. Il y a toujours un tiers au milieu d'un couple, il y a

toujours une troisième partie pour faire du théâtre : entre l'acteur et le fou, il y a toujours le public. Car ici entre le sérieux et le futile, le jeu hésite et s'égare sans arrêt derrière des masques cireux : dans les eaux du mensonge, du crime, de la calomnie et des cœurs brisés. Kurt deviendra leur spectateur et leur instrument, retourné constamment par l'un et par l'autre, goûtant cet enfer privé. Deux êtres enchaînés que seule la mort peut sauver l'un de l'autre, et surtout d'eux-mêmes. Leur naufrage conjugal étant le paravent d'un désastre encore plus grand et que chacun de ces deux-là ne veut surtout pas voir. La commodité de danser pour attendre la mort. Une joie demeure malgré tout dans la frénésie de leur parole. La joie du jeu.

« Tu ne voudrais pas jouer pour moi ? » demande Edgar à Alice, chacun joue pour l'autre et c'est cela qui engage. Voilà le réel consentement. C'est cette respiration que le jeu permet, même au plus profond de l'aliénation qui m'a principalement intéressé dans cette œuvre. L'ironie finale n'en est pas pour autant une leçon, au mieux une pauvre consolation... Et ce sont ces acteurs là qui ont permis ce spectacle, parce que c'étaient eux : Gilles Arbona, Anne Sée, Jean-Philippe Salerio et Hélène Gratet. Ils ont permis de le rêver et ils ont permis de le faire.

Benjamin Moreau

La Danse de mort

La Danse de mort est une pièce de théâtre en deux volets écrite en 1900 par August Strindberg. Elle se situe à la charnière entre deux périodes de son œuvre, se détachant du naturalisme dont elle est issue pour entrer dans le symbolisme qu'elle préfigure.

« *La Danse de mort* ! À beaucoup de spectateurs ce titre peut paraître lugubre. Il aurait pu à l'avance décourager le public. Strindberg avait beaucoup hésité à intituler son drame ainsi. Or il opta pour *La Danse de mort*, car il souhaitait primitivement faire danser son héros aux accents de *La Danse macabre* de Saint-Saëns. Mais, Ibsen ayant déjà utilisé le thème essentiel de cette composition pour souligner un effet de terreur dans John Gabriel Borkman, Strindberg dut se rabattre sur *La Marche des Boyards*.

La Danse de mort se déroule sur une île, dans un monde bien clos, nous sommes dans la tour d'une forteresse - qui constitue pour les protagonistes une arène, un lieu de supplice où ils servent mutuellement de bourreau. Comme dans tout le théâtre "naturaliste" de Strindberg, *La Danse de mort* est une variation sur l'amour-haine, sur les horreurs de l'enfer conjugal, sur ces luttes qui opposent le mari et la femme. La guerre des sexes reste, à ses yeux, un fléau dont souffre organiquement le genre humain et qui durera autant que l'humanité.

Les créatures de Strindberg au pire de la tourmente, continuent de se déclarer leur amour. Réel est le décor unique, l'intérieur d'une tour ronde dans une forteresse, familiers aussi les personnages, un capitaine qui termine sa carrière, une comédienne qui regrette d'avoir dû quitter le théâtre où elle devenait une femme d'officier.

Dans cette pièce, rien ne ressemble à l'enchaînement tragique et implacable des faits qui aboutit à la catastrophe finale de Père. Martin Lamm, critique suédois, disait : *le drame est rempli d'incidents violents et bizarres mais il laisse une impression d'étouffante immobilité qui ne le rend que plus difficile à supporter.*

Le lieu scénique est comme le symbole de la terre-prison où l'humanité purge, génération après génération, sa peine de travaux forcés. En dépit de son titre effrayant, *La Danse de mort* compte parmi les drames de Strindberg que l'on joue le plus souvent en Suède et par delà les frontières le plus souvent en France. »

« La place de *La Danse de mort* dans la vie de Strindberg » de Maurice Gravier In Théâtre Public n°73, janvier-février 1987 (extraits)

August Strindberg (1849-1912)

écrivain, dramaturge et peintre

Johan August Strindberg naît en Suède en 1849, au sein d'une famille nombreuse qui connaît des moments difficiles. Son père, d'origine bourgeoise, est commissionnaire maritime ; sa mère, issue d'un milieu pauvre, a auparavant servi comme bonne. À sa mort, August a treize ans. À l'automne 1867, il commence des études de médecine à l'université d'Uppsala. En 1869, il se découvre une vocation d'auteur dramatique et renonce à la carrière médicale. Dès 1872, il est employé comme journaliste à Stockholm. En décembre 1874, il est nommé assistant à la Bibliothèque Royale et le sera jusqu'en 1882. Il tombe amoureux de Siri von Essen (1850-1912) qui fait ses débuts au théâtre et l'épouse le 30 décembre 1877. Les premières années de mariage sont heureuses ; Strindberg a deux filles, Karin et Greta. Son premier grand drame, *Maître Olof* (1872), dont il écrit une seconde version en vers en 1876, et surtout le roman de critique sociale *la Chambre rouge* (1879), lui ont apporté la célébrité. Mais les critiques ne se font pas faute de l'attaquer, et bientôt sa susceptibilité malade le force à fuir la Suède, brisant ainsi la carrière dramatique de sa femme.

En 1883, Strindberg part pour la France avec sa famille puis s'installe en Suisse où naît un fils : Hans. La parution de la première partie de *Mariés* (1884) lui attire un procès, et il doit se rendre à Stockholm, incident qui le laisse empreint d'une profonde amertume. Après deux années au Danemark dans des conditions précaires, il rentre en Suède dans un climat de folie et de discorde, et divorce en 1891.

Sa production littéraire s'intensifie : Une autobiographie, *Le Fils de la servante* (1886) ; des romans, parmi lesquels *Gens de Hemsö* (1887) et *Au bord de la mer* (1890) ; du théâtre, avec les grands drames naturalistes : *le Père* (1887), *Mademoiselle Julie* (1888) et *Créanciers* (1888).

En septembre 1892, il part pour Berlin, où il rencontre Frida Uhl (1872-1943), journaliste autrichienne de vingt et un ans. Ils se marient au mois de mai 1893 et ont une fille, Kerstin. En août 1894, Strindberg vient à Paris et sombre de nouveau dans la misère et la folie. Sa femme rompt avec lui, et divorce en 1897. Pendant son séjour à Paris, Strindberg entre dans la période de crises qu'il décrira dans *Inferno* (1897). Il s'installe à Lund en Autriche, où il restera jusqu'en 1899. Sa production littéraire s'est renouvelée : les trois parties du drame allégorique intitulé *le Chemin de Damas* (1899-1904) sont surprenantes. Mais Strindberg se tourne essentiellement vers les drames historiques, dont le plus célèbre est *Gustave Vasa* (1899).

A cinquante ans : la prospérité lui est enfin revenue, et il peut définitivement venir vivre à Stockholm. Il s'éprend d'une jeune actrice norvégienne, Harriet Bosse, qu'il épouse le 6 mai 1901. Mais leur bonheur est de courte durée, malgré la naissance d'une fille, Anne-Marie, l'année suivante. Ils divorcent en 1904. Solitaire, Strindberg rédige *Drapeaux noirs* (1904), puis monte en 1907 son Théâtre-Intime (*Kammarspel*), ce dont il rêvait depuis longtemps. Il meurt le 14 mai 1912.

Benjamin Moreau

metteur en scène

Il fonde en 2003 L'ATELIER [Compagnie Théâtrale].

En tant que metteur en scène, après deux travaux autour de l'œuvre de Franz Kafka accueillis par Chantal Morel au Petit 38, il aborde le répertoire à l'invitation de Laurent Pelly en mettant en scène *Escorial* de Michel de Ghelderode en 2003 au CDN des Alpes, puis *Sept pièces en un acte* de Tchekhov en 2004 au Théâtre de Création de Grenoble, repris au festival Esquisses d'été de la Roche-sur-Yon.

Il participe en 2004 à l'inauguration de la MC2, Maison de la culture de Grenoble. Depuis, il a notamment mis en scène un texte inédit de Grégory Motton, *Un message pour les cœurs brisés* (2007), *Une Saison en Enfer* de Rimbaud (2008-2009), *L'Affaire de la rue de Lourcine* d'Eugène Labiche (2009-2011), *Amphitryon* de Kleist (2010), *Choco Bé* de Laura Tirandaz (2015), ...

Invité en 2012, puis associé au Festival de Théâtre de Figeac par Michel Fau et Olivier Desbordes, il explore différentes formes et écritures. En 2012, il écrit et met en scène *Brand une échappée* (2012-13) d'après Ibsen, puis *Un homme de paille* de Feydeau (en 2012, tournée 2013-2017), *Péguy-Jaurès, la Guerre et la Paix*, d'Evelyne Loew (2014, tournée 14-15).

Il collabore également à la création de Nasser Djemaï, *Vertiges* (2017).

Il met en scène plusieurs opéras, après une première co-mise en scène lyrique à l'invitation d'Olivier Desbordes (*La Périchole* d'Offenbach, coproduction Folies d'O – Opéra Eclaté, 2015), il travaille en 2016 sur *La Traviata* de Verdi (Festival lyrique de Saint-Céré), et plus récemment sur *Les Contes d'Hoffmann* d'Offenbach (Opéra de Fribourg, 2018), et *Le Devin du Village* de J.-J. Rousseau (création 2018).

prochainement

Memories of Sarajevo & Dans les ruines d'Athènes

théâtre
03 — 04 mars
Le Birgit Ensemble



coproduction
MC2 Grenoble

Deux volets de la tétralogie « Europe mon amour » qui mettent en scène deux événements qui ont façonné la mémoire collective européenne.

Ce spectacle porté par 14 jeunes comédiens nés durant cette période charnière, ravivent à travers des chants et des dialogues le souvenir d'une Europe ébranlée par une crise financière et une guerre civile.

++ rencontre avec Le Birgit Ensemble, jeudi 1^{er} mars à 18h30 à la Maison de l'international, Grenoble (jardin de ville)

George Dandin ou le mari confondu

théâtre
06 — 10 mars
Molière
Jean-Pierre Vincent

Le paysan George Dandin devient George de la Dandinière. Cette ascension sociale, censée lui apporter bonheur, reconnaissance et accomplissement, ne lui apporte en réalité que malheurs et illusions de réussite. George Dandin a voulu devenir un autre, devenir "quelqu'un". Résultat : il est de moins en moins quelqu'un, son identité se perd dans un mauvais rêve, comme souvent dans les farces de Molière. Mais faut-il rire ou pleurer devant cette comédie percutante et assassine ?

++ atelier théâtre animé par Aurélie Edeline, comédienne du spectacle
lundi 05 mars de 18h30 à 20h30

bar—cantine

Vous restaurer soupes et tartes maison, salades et en-cas salés, desserts, boire un verre chaud ou frais, avec ou sans alcool, seul-e ou à plusieurs, grandes tablées ou guéridons, rencontrer les artistes...

Le Bar-Cantine et son équipe vous accueillent dès 18h* ou après les spectacles : prenez la passerelle vitrée, descendez l'escalier, vous y êtes !

*le dimanche, une heure avant le spectacle.



4 rue Paul Claudel CS 92448
38034 Grenoble cedex 2

accueil billetterie 04 76 00 79 00
mc2grenoble.fr

MC2: